

Programme du Semestre II
Niveau: L3
Matière: Etude de Textes de Civilisation
Enseignants: Abdelkrim ZEBIRI et Nora CHETOUANI

Cours 1:La Phénoménologie

Plan du cours

Intérêt du cours
Objectif du cours

I/ Partie Cours

Introduction
Etymologie de la notion "phénoménologie"
Définitions de la phénoménologie
Les principes de la phénoménologie
Les caractéristiques de la phénoménologie
La phénoménologie selon Sartre
L'approche phénoménologique

II/ Partie TD

-- Etude du texte de Bachelard : L'esprit scientifique
-- Etude de texte de Michel Henry : L'aporie du phénomène
-- Fiche de lecture à établir par les étudiants sur le roman : « L'Être et le Néant de Jean Paul Sartre
-- Commentaire de citation de Jean-Luc Marion : S'il ne s'agit que de voir des phénomènes déjà visibles, nous n'aurions pas besoin de phénoménologie du tout ; cependant, la phénoménologie atteint sa légitimité en rendant enfin visibles ces phénomènes qui, sans elle, seraient restés inaccessibles »

La Phénoménologie

1. Intérêt du cours

Pourquoi ce cours de la phénoménologie pour les étudiants de 3^{ème} Année LMD ?

Pour plusieurs raisons:

-- De prime abord, nous pouvons avancer que la tradition littéraire française est indissociable de la philosophie et les liens entre philosophie et littérature française sont très étroits. De Montaigne à Descartes en passant par Blanchot, Derrida, Montesquieu et Diderot (la liste reste longue), nombreux étaient des philosophes-écrivains ou bien des écrivains-philosophes.
-- Les étudiants de licence et même ceux du master ne sauraient par exemple aborder la prose d'idées du XVIII^{ème} siècle sans faire l'étude de la pensée philosophique des Lumières. De même, l'étude des Modernités serait difficilement concevable sans l'apport conjoint de la littérature et de la philosophie.

C'est dans cet esprit que nous avons intégré dans ce programme les littératures de langue française et certains cours de philosophie dont la phénoménologie, ce courant majeur de la philosophie contemporaine. Il vise à marier éthique et poétique, création et critique, sensibilité et raison dans une perspective pluridisciplinaire.

Pour ce qui est du cours de la phénoménologie en particulier, nous partons de l'idée selon laquelle la compréhension de l'expérience du vécu humain est une condition pour connaître les personnes et le sens qu'elles donnent à leur existence. C'est pourquoi, dans l'analyse d'un texte, nous nous intéressons au sujet et à son vécu dans une perspective phénoménologique. Donc il est nécessaire de faire découvrir à l'étudiant cette science des phénomènes, qui est elle-même une porte d'accès à ce qui apparaît dans l'expérience.

À notre avis, l'approche phénoménologique permet une meilleure appréhension du vécu de l'expérience. Le phénomène occupe une place importante dans la pensée de beaucoup d'écrivains et philosophes, car c'est à travers le phénomène que l'on découvre le vécu de la conscience. Ce qu'Husserl (1983, p. 174) appelle vécu se rapporte à la sensation et à la perception. Il est perçu intérieurement et fait référence à la conscience interne qui englobe «les vécus intentionnels» tels que les perceptions, les jugements, les sentiments, les désirs. C'est pourquoi la prise en compte de la personne et de sa singularité est essentielle car chaque situation trouve sa raison d'être à partir d'une réalité liée à un contexte qui a une influence sur l'individu, sa façon de voir et d'appréhender le monde.

2. Objectif du cours

Le cours permet aux étudiants de 3^{ème} Année d'acquérir une formation spécifiquement conçue pour développer le sens critique, l'esprit de synthèse, la capacité d'analyse et la qualité de l'expression. En outre, ce programme permet d'acquérir des connaissances concernant un courant de pensée contemporain doté d'une approche profondément rigoureuse et originale.

--Faire découvrir la phénoménologie aux étudiants de 3^{ème} année LMD;
--Leur apprendre « l'approche phénoménologique »;
--Etudier des textes de phénoménologues (Sartre, Bachelard, Sarraute...);
--Savoir analyser différents phénomènes (émigration clandestine, la drogue, le terrorisme, le plagiat...) dans les différents textes (littéraires, historiques, philosophique...) ou adopter l'approche phénoménologique dans un travail de mémoire.

I/ Partie Cours

1. Etymologie de la notion de "phénoménologie"

Etymologiquement le terme phénoménologie vient du grec "phainomenon" qui veut dire "apparence, ce qui apparaît ", et du suffixe logos qui veut dire étude, science, discours ou encore parole.

Johann Heinrich Lambert (1728-1777, mathématicien et philosophe de langue allemande) est le premier à utiliser ce terme comme la doctrine des apparences, l'une des quatre parties de la méthodologie de la science.

Le terme phénoménologie n'a pas de définition univoque mais répond à des problématiques philosophiques différentes. Il désigne la pensée philosophique de Husserl ou tout courant philosophique qui se réfère à ses concepts ou à sa méthode.

2. Définition

Le sens général de la phénoménologie est l'étude descriptive d'un ensemble de phénomènes, tels qu'ils se manifestent dans le temps ou dans l'espace, par opposition soit aux lois abstraites et fixes de ces

phénomènes ; soit à des réalités transcendantales dont ils seraient la manifestation ; soit encore à la critique normative de leur légitimité. A notre époque, la phénoménologie se dit surtout de la méthode et du système du philosophe allemand Edmund Husserl.

En philosophie, la phénoménologie est l'étude d'un ensemble de phénomènes et de la façon dont ils apparaissent dans l'expérience sensible, en faisant abstraction de tout jugement de valeur. La perception des choses est réalisée au seul moyen de la conscience ou de la pensée.

-- Pour Emmanuel Kant (1724-1804), la nature est constituée de "l'ensemble des phénomènes, en tant qu'ils sont régis par des lois". L'objet de la phénoménologie n'est pas la description des apparences, mais l'étude des différentes modalités des phénomènes : possibilité, réalité, nécessité.

-- Pour le philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), la phénoménologie est l'étude des idées qui apparaissent grâce à la perception sensible. Son ouvrage "Phénoménologie de l'esprit" (1807), la présente comme la "science de l'expérience de la conscience". Elle est la "description de l'histoire de la conscience qui, par le mouvement dialectique, s'élève de la connaissance sensible à la pleine conscience d'elle-même, à la Raison et accède au savoir absolu".

-- Pour Edmund Husserl (1859-1938), philosophe allemand considéré comme le fondateur de la phénoménologie en tant que courant philosophique, elle est une science rigoureuse, une méthode qui propose un retour aux choses mêmes, à leur signification, en s'en tenant non aux mots, mais aux actes où se dévoile leur présence". Husserl développe la notion de phénoménologie pure ou transcendantale comme la "doctrine selon laquelle, au terme de réductions successives (éidétique¹, phénoménologique), l'esprit se trouve en face de la conscience pure, du moi transcendantal et détermine, constitue les conditions ultimes d'intelligibilité de tout ce qui peut être connu».

Par extension, dans les sciences humaines, la phénoménologie est l'observation des faits de l'expérience vécue par un sujet, en s'affranchissant des principes ou des doctrines. Le chercheur tente de rendre compte de la réalité du sujet en évitant toute interprétation pour découvrir son essence absolue et les structures transcendantales de sa conscience.

3. Les principes de la phénoménologie

La phénoménologie repose sur quatre principes qu'elle revendique explicitement comme ses fondements: **l'apparaître, l'intuition, la revendication, la réduction.**

3.1. -- l'apparaître

« Autant d'apparence, autant d'être », (une formule empruntée à l'école de Melburg). « à cette proposition équivoque, en raison de la double signification du terme d' « apparaître », nous préférons cet énoncé rigoureux : « autant d'apparaître, autant d'être » (Michel Henri, « Quatre principes de la phénoménologie » in Phénoménologie de la vie, 2003, p.77).

¹ Qui concerne l'essence générale des choses et non leur existence.

3.2. -- l'intuition

C'est le principe des principes formulé par Husserl lui-même. "Toute intuition donatrice originaire comme une source de droit pour la connaissance". Le cœur de la phénoménologie husserlienne, la base de son projet critique, c'est que, à l'origine, le sens est pleinement présent à l'intuition. Cette présence vivante est la condition d'une authentique théorie de la connaissance, c'est elle la source et le garant de toute valeur, l'acte producteur qui peut toujours être répété. Ce qui est présent, dans l'identité de sa présence, est l'idéalité. Cette présence n'a pas à être réelle, elle n'est pas conditionnée par l'existence. Il suffit qu'elle soit vécue indépendamment du monde.

La vie est présente à soi, elle a été et sera toujours, à l'infini. Cette présence concrète est l'ultime et radicale justification de toute valeur.

3.3. -- la revendication

Elle est si véhémement qu'elle revêt l'allure d'un mot d'ordre.

3.4. -- la réduction

Ce principe est formulé comme suit: "d'autant plus de réduction, d'autant plus de donation" (Jean-Luc Marion, Réduction et donation, Recherches sur Husserl-Heidegger et la phénoménologie, Paris, PUF, 1991, p. 302)

D'après Michel Henry dans l'article « Descartes et la question de la technique », un sens très spécifique de la réduction est donné par Galilée dans le *Staggiatore*. Il désigne par là le travail de l'imagination permettant d'isoler le faisceau des invariants qui subsistent au-delà de la contingence des apparitions. En évinçant les qualités sensibles ou secondes, l'homme des sciences inaugure la connaissance mathématique de la nature. « Toute science se constitue par une réduction qui délimite son champ propre et lui fournit ses objets — pour autant qu'elle met hors jeu, dans cette réduction et par elle, tout ce dont elle ne se préoccupe pas [...] ; toutefois à l'époque de Descartes ce n'est pas une science particulière qui voit le jour, et cela par l'effet d'une réduction particulière [...] ; c'est la science moderne [...] qui va prétendre à l'universalité ». (Michel Henry, « Descartes et la question de la technique », *Le discours et sa méthode*, Paris, PUF, 1987, p.285)

4. Les caractéristiques de l'approche phénoménologique

La phénoménologie s'est surtout développée dans la première moitié du XXe siècle. Ce courant philosophique a influencé bon nombre de disciplines comme l'anthropologie, la sociologie, la psychologie. Selon Husserl (1983, p. 172) « tout acte est conscience de quelque chose, mais aussi tout acte est donné par la conscience. » Cette conception montre le lien qui existe entre le sujet qui agit et l'objet qui est perçu. D'ailleurs, c'est ce qu'il appelle l'intentionnalité. L'idée de percevoir ce qui se donne à la conscience se retrouve chez Merleau-Ponty (1945, p. 47) qui fait remarquer que « tout ce qui existe existe comme chose ou comme conscience, et il n'y a pas de milieu. » Donc, le phénomène à explorer se révèle par la conscience et dans ce cas, il s'agit de saisir l'apparence. En suivant le raisonnement d'Husserl, l'intentionnalité dont il est question va au-delà du perceptif. Elle englobe l'imagination, les représentations et les expériences vécues.

En effet, l'expérience relève du concret et donc, du sensible. L'individu en face de la réalité, interprète ce qu'il vit, ce qu'il perçoit et ce qu'il voit à partir de sa propre subjectivité. Cette connaissance n'est pas juste

limitée au sensible mais aussi à l'intuition. Toutefois, il ne suffit pas de percevoir la chose pour la connaître mais, il faut chercher à voir ses caractéristiques pour mieux la saisir. C'est pourquoi la conscience peut être qualifiée de miroir où la personne se perçoit, se voit et se comprend car comme dit Husserl (1983, p. 135) «toute conscience, toute «sensation» au sens le plus large, est précisément quelque chose de «perceptible» et de représentable, et donc de mémorable, d'expérimentable.». Même si Husserl insiste sur la conscience comme moyen de connaissance de l'être et de son vécu, Heidegger, lui, transpose le concept de conscience et parle de «l'être au monde» signifié par le terme allemand «Dasein» (existence). De même, il montre que l'homme est le seul être qui puisse exister et c'est cette existence qui le différencie des autres êtres à cause de sa conscience. L'insistance sur «l'être au monde» a rapport avec la capacité de l'homme de vivre des expériences et de mieux se connaître pour mieux donner du sens aux choses. Dans la continuité de cette idée, Heidegger (1985, p. 119), souligne que «la vie n'est pas seulement de temps en temps du «vécu», elle est une chaîne ininterrompue d'«expériences vécues.» Cela revient à dire que les expériences ne sont pas limitées dans le temps, elles suivent le cours de la vie et s'inscrivent dans le quotidien. De son côté, Merleau-Ponty (1945, p. 71), fait un rapprochement entre la conscience et la perception car «la conscience ne peut oublier les phénomènes que parce qu'elle peut aussi les rappeler, elle ne les néglige en faveur des choses que parce qu'ils sont le berceau des choses.» En effet, la perception est un état d'esprit.

Elle crée un rapport entre le sujet et le monde, et permet de les définir grâce au sens que nous leur donnons et à partir de ce que nous percevons. Par ailleurs, une perception est toujours partielle, elle ne livre jamais la totalité de la chose. Cependant, les choses perçues se présentent comme le résultat d'une construction a posteriori de la conscience. En usant de ses sens, l'individu arrive à donner une signification aux choses et aux événements.

Dans le cadre de cette recherche, le phénomène de l'immigration à l'étude s'incarne dans un contexte qui mérite d'être pris en compte pour mieux l'appréhender et pour cela, il est important de présenter les cinq (5) caractéristiques de l'approche phénoménologique selon Chantal Deschamps (1993).

La première caractéristique renvoie selon Deschamps (1993, p. 14) au «phénomène» qui se livre par essence à la conscience comme un «apparaître authentique», et non comme une apparence. Dans une recherche comme celle-ci, le chercheur doit rester fidèle au phénomène et à travers ce que lui relate son interlocuteur, être capable de reconnaître «l'apparaître» dans le vécu des expériences. Cela demande une présence et une attention aux faits relatés. Le fait de respecter la complexité du phénomène valide les données qualitatives recueillies au cours de la recherche.

La deuxième caractéristique est la «lebenswelt» et l'«époque», deux termes qui évoquent la manière d'aborder le phénomène exploré. Traduit de l'allemand, la «lebenswelt» désigne le «monde-de-la-vie» qui renvoie au monde de l'expérience. Husserl emploie ce terme pour se référer au vécu originnaire de l'expérience individuelle. C'est par elle que l'on trouve l'essence de ce qui est perçu dans l'expérience. Pour avoir accès à la réalité, la «lebenswelt» invite le chercheur à être proche de l'expérience, afin de pouvoir l'explorer dans le contexte où elle se livre. Il ne s'agit pas ici d'une connaissance liée à des sentiments, ni à des présuppositions, mais plutôt à un vécu concret. Par contre, le terme «époque» renvoie à la réduction phénoménologique ou tout simplement à la suspension du jugement. Cette mise entre parenthèse du jugement «renvoie à la phase de réduction phénoménologique où le monde des connaissances théoriques est mis, en quelque sorte, entre parenthèse dans le but de saisir, le phénomène tel qu'il se montre.» Cette action permet au chercheur de faire une rupture avec l'attitude naturelle qui prend tout pour acquis sans trop s'interroger sur ce qu'elle croit. Ainsi, on arrive à dégager peu à peu une sorte de connaissance première sur laquelle il est possible de s'appuyer pour arriver à percevoir le sens du

phénomène tel qu'il se montre à la connaissance. C'est le but que doit viser le chercheur en se positionnant comme quelqu'un qui quête un savoir et non comme un érudit. Cela exige définitivement de prendre une distance par rapport à ses connaissances antérieures sur le phénomène pour être en mesure de voir «l'apparaître».

La troisième caractéristique est la qualité descriptive du phénomène. Celle-ci ne se résume pas en une description formelle d'un phénomène quelconque, mais plutôt à l'évidence de l'expérience. C'est pourquoi dans la partie analyse des résultats de la recherche, nous allons tenir compte de la logique de la description, ce qui nous donnera accès aux unités de signification tirées à partir des expériences relatées par les répondants, en vue de rendre possible l'analyse phénoménologique proprement dite.

La quatrième caractéristique tient au respect de l'expression du vécu. Cette caractéristique insiste sur le fait que l'autre décrit ce qu'il vit dans son propre langage en le situant dans un contexte bien défini. La symbolique de l'environnement relève du sens que prend l'existence et influence le contenu des mots et des gestes posés.

Enfin, la cinquième caractéristique est la reconnaissance de la structure typique de l'expérience du phénomène vécu. Cette dernière caractéristique renvoie à la méthode de Giorgi expliquée par Deschamps qui repose sur les quatre phases principales qui fondent l'essentiel de la méthode d'analyse phénoménologique.

L'effort de compréhension des caractéristiques et des principes de l'approche phénoménologique nous fera entrer dans la perspective communicationnelle qui va chercher le "je" qui interprète, qui agit, qui donne du sens à son existence. Le sens se définit comme «une expérience humaine (réelle ou imaginée) à laquelle peut être rapporté un énoncé qui en permet la compréhension.» (Paillé et Mucchielli, 2009, p. 49),

6. La phénoménologie selon Sartre

a) Qu'est-ce que la phénoménologie selon Sartre ?

Sartre empruntera beaucoup à la méthode phénoménologique. Qu'est-ce que la phénoménologie ? C'est d'abord une méthode qui vient de Husserl. Elle ne nomme pas le contenu, la nature des objets sur lesquels porte la recherche mais la façon dont celle-ci est menée. Rappelons que la phénoménologie se veut une " *science rigoureuse* ". Elle est la science des phénomènes c'est à dire de ce qui apparaît dans l'expérience. Il faut décrire la façon dont les choses se donnent à la conscience, la façon dont elles apparaissent.

La véritable connaissance est la vision d'idées ou essences. Pour atteindre les idées, il faut éliminer les éléments empiriques. *La réduction eidétique* (du grec *eidōs* qui signifie idée ou essence) consiste donc à éliminer les éléments empiriques pour atteindre ces réalités ultimes que sont les essences. Il s'agit de découvrir par la description des choses ce qu'elles sont profondément et ce qu'est la conscience qui pense ces choses. Pour cela, on fera varier imaginativement les points de vue sur l'essence pour faire apparaître l'invariant. Par exemple, le triangle, quel que soit le point de vue que j'ai sur lui, a toujours trois côtés qui font donc partie de son essence. Mais il n'existe pas indépendamment de la conscience qui le vise. La vision de l'essence (et non l'essence elle-même) est originaire et non dérivée.

Il ne faut pas croire naïvement à ce que nous offre le monde. Le monde dépasse la simple conscience que j'en ai. C'est du reste parce que le phénomène peut se voiler, parce qu'il ne se montre pas d'emblée qu'il faut une description qui débusque les choses, non derrière le visible (l'idée d'un arrière-monde caché derrière le visible est une illusion), mais en lui. Comment, en effet, dire que nous voyons un arbre dans la cour si l'arbre ne s'était manifesté comme arbre ?

La phénoménologie a un objet, le phénomène, l'*eidōs*, ce qui constitue la chose comme chose.. Ce n'est pas un objet d'expérience. On peut rencontrer un arbre. On ne rencontre jamais l'*eidōs* de l'arbre. L'arbre peut être frappé par la foudre mais non son *eidōs*.

Descartes soulignait que la connaissance des essences est une connaissance d'irréels car les géomètres

établissent les propriétés des triangles " *sans se mettre en peine de savoir s'il y a au monde quelque chose de tel* ". Mais si l'on comprend qu'en géométrie on n'ait pas à se préoccuper de l'existence " réelle " des objets géométriques, il n'en est pas de même en phénoménologie. Le philosophe est " *englué* " dans le réel. Il faut donc un " *désengluement* " qui n'est autre que la " *réduction phénoménologique* ", c'est à dire une purification, une mise à nu. Il s'agit de savoir comment la conscience voit le monde, le fait exister à travers elle.

b) L'intentionnalité de la conscience. Dans *L'imaginaire*, Sartre remet en cause les conceptions classiques selon lesquelles l'image est une perception sans objet. L'image n'est jamais confondue avec la réalité matérielle. Même dans le cas de l'hallucination, le malade admet parfaitement que les autres n'entendent pas les voix qu'il prétend percevoir.

La conscience imaginante est consciente de viser ce qui n'est pas. La conscience est intentionnalité c'est à dire est sur le mode de n'être pas. La perception ou l'image de la table me fait être d'une certaine façon la table tout en ne l'étant pas. Je ne suis pas la table. Cette négativité essentielle est particulièrement caractéristique de la conscience imaginante puisque celle-ci rend présent un objet tenu pour absent. Deux thèses capitales sont ici à retenir :

-- La conscience n'a pas de contenu parce qu'on ne peut pas dire d'elle simplement qu'elle soit. Ce n'est pas un objet ni une chose.

-- La différenciation des actes de la conscience ne saurait donc être qu'une différenciation dans la manière de *viser* les objets de ses actes.

La conscience a une dimension d'irréalité et donc de liberté. La conscience n'est pas tenue de s'attacher à un objet. Elle peut se décrocher, s'évader des choses. Le non-réel, l'irréel, est pour elle un objet possible. Elle est soustraite au déterminisme spatio-temporel. Elle est libre. La description de l'imaginaire est une découverte de la liberté. Que je puisse dans une salle de café, sur le fond des choses et des consommateurs effectivement présents voir l'absence de Pierre avec qui j'ai rendez-vous, c'est la révélation d'une liberté absolue que rien ne peut limiter. Un suspect soumis à la torture peut toujours " tenir " une seconde ou une demi-seconde de plus. C'est donc librement qu'il succombe. On ne peut dissoudre les choses dans la conscience. La conscience n'est pas une chose. Elle n'est pas non plus les choses dont elle a conscience. Si je vois un arbre, l'arbre est extérieur. Ce n'est pas moi. La conscience n'a pas de dedans. " *Elle n'est rien que le dehors d'elle-même* ". C'est ce refus d'être une substance qui en fait une conscience.

Husserl écrit : " *Toute conscience est conscience de quelque chose* " c'est à dire qu'elle n'est pas une chose. Mais c'est dire aussi qu'une conscience qui veut être pure conscience d'elle-même s'anéantit. " *Que la conscience essaye de se reprendre, de coïncider avec elle-même, tout au chaud, volet clos, elle s'anéantit* ". Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi, c'est ce que Husserl appelle " *intentionnalité* ". La connaissance des choses est une des formes possibles de la conscience, par exemple, de cet arbre. Je peux aussi l'aimer, le craindre, le haïr. Haine, amour, crainte, sympathie sont des manières de découvrir le monde. Les choses se dévoilent comme haïssables ou aimables. C'est la propriété de ce masque que d'être terrible. Cela constitue sa nature même.

Husserl réinstalle l'horreur et le charme dans les choses. Il restitue le monde des artistes et des prophètes, effrayant, hostile, dangereux avec des havres de grâce et d'amour. Si nous aimons une femme, c'est qu'elle est aimable. Tout est dehors, tout même nous-mêmes qui sommes dehors parmi les autres. Ce n'est pas dans une retraite, dans la solitude que nous nous découvrons mais au milieu des autres.

7. Littérature et phénoménologie

D'une manière générale, il s'agira, bien sûr, de mesurer l'influence de la phénoménologie sur les écrivains qui s'en sont réclamés (Sartre, Sarraute, Robbe-Grillet...). Mais on ne s'en tiendra pas forcément aux romanciers explicitement marqués par Husserl ou ses successeurs, on pourra aussi s'attacher à relire les œuvres de fiction à la lumière de la phénoménologie, que cette lecture se fonde ou non sur une filiation avouée. Du reste, les affinités entre l'univers du roman moderne et les grands thèmes de la

phénoménologie ne manquent pas. Ainsi l'Ecole de Genève a-t-elle naguère ouvert la voie en considérant l'œuvre littéraire comme l'expression d'une vision du monde.

Depuis Flaubert, depuis Proust, la modernité du roman serait même dans cette cristallisation d'un rapport au monde, de sorte que les relations à l'espace et au temps, le traitement des objets et des corps sont autant de directions majeures d'une phénoménologie du roman. Loin d'être absente de la fiction, la référence, si l'on en croit P. Ricœur, ne s'y trouve dès lors que tenue en suspens, en attente d'une refiguration de la réalité quotidienne et de nos actions par le monde du texte. Introduite dès *Le Temps raconté*, la notion d'identité narrative permet alors de résoudre de façon dynamique, toujours selon Ricœur, les anciennes apories de la conscience de soi.

Plus classique est la question de la conscience d'autrui, les problèmes de l'intersubjectivité constituant à la fois une thématique privilégiée du roman contemporain, par exemple chez Sarraute, et le fondement de la phénoménologie de la lecture développée par W. Iser. De façon moins générale, on pourra encore confronter l'étude systématique, par les phénoménologues, des différentes positions de la conscience -- selon qu'elle est imageante, hallucinée, onirique... -- avec l'expression de plus en plus approfondie de la vie mentale que se sont employés à donner les novateurs du roman depuis l'invention des courants de conscience.

Dans tous les cas, l'éclairage phénoménologique du roman est d'autant plus stimulant pour la critique qu'il interroge le fond préreflexif et antéprédicatif de notre présence au monde, en deçà des représentations constituées et comme en deçà de la langue elle-même. Ici le thème phénoménologique de la chair du monde rejoint l'une des préoccupations de la conscience linguistique moderne : celle de l'incarnation des signes. Or il n'est pas sûr que l'invention d'une langue située au plus près des phénomènes et en prise immédiate sur les choses soit l'ambition du seul poète. A cet égard la notion de style, chère à Merleau-Ponty, devrait être l'une des plus fructueuses étude qu'un étudiant pourrait faire, parce qu'elle est l'entrelacs d'une forme et d'un sens, le lien entre la configuration d'un dire et une manière d'être au monde.

TD 1

1. Etude de texte : L'esprit scientifique de Bachelard

« La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »

2. Corrigé type de l'analyse du texte : L'esprit scientifique de Bachelard

Introduction

D'après Platon, l'opinion est "quelque chose d'intermédiaire entre l'ignorance et le savoir". L'opinion est en effet une idée partielle autrement dit incomplète. Il s'agit de ces points-ci que Bachelard traite dans La formation de l'esprit scientifique. Selon lui on ne peut en aucun cas associer l'opinion à la science. On peut alors se demander : en quoi l'opinion peut-elle constituer un obstacle à la formation de l'esprit scientifique ?

Bachelard énonce d'emblée sa thèse « La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. » Autrement dit, la science s'oppose à l'opinion aussi bien dans ses buts que dans ses fondements : au regard de la science, l'opinion a « en droit, toujours tort », s'il peut lui arriver d'être vraie dans les faits. Cependant, quand une opinion est vraie, ce n'est jamais que par hasard puisque « l'opinion traduit des besoins en connaissance ». L'opinion ne vise pas le vrai, mais ce qu'il est utile de croire; De plus « elle ne pense pas », c'est-à-dire qu'elle ne démontre rien : elle s'affirme, elle n'a pas besoin d'être prouvé et ne réclame aucune justification. C'est pourquoi il ne suffit pas de réformer l'opinion, lorsqu'elle semblerait être fautive : il faut « la détruire ». Étant donné qu'elle n'est pas une étape préparatoire à la connaissance, elle est un « obstacle » qui doit être surmonté.

Ainsi l'auteur organise son texte en deux parties. Dans un premier temps (ligne 1 à 10) l'auteur écarte la possibilité de lier l'opinion à la science. Dans la deuxième partie (ligne 10 à 18) Bachelard tente de nous faire comprendre qu'en science les questions posées sont plus importantes que les réponses et qu'ainsi c'est le sens du problème qui forme l'esprit critique.

I. Opinion et science s'opposent totalement

a) Bachelard commence son analyse en disant « La science dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. »

Cette phrase qui est en l'occurrence la thèse de l'auteur, montre que l'opposition entre les deux est radicale. Puisque premièrement leur but ne correspondent pas et que 2ème ment Il y a désaccord sur les principes ainsi que sur les fins : L'opinion préjuge tandis que la science ne donne pas de jugement tant qu'elle n'a pas démontré. Cependant, le meilleur moyen de ne pas poser une question, c'est encore de croire avoir déjà la réponse. En nous faisant croire que nous savons, alors que nous ne faisons qu'affirmer une conviction subjective, l'opinion empêche les interrogations véritables de se poser ; or c'est de ces interrogations que la science naît : la science a pour but de répondre par la connaissance et la démonstration à des questions qui se posent effectivement, et l'opinion les empêche de se poser. Pour l'opinion tout est déjà certain et claire, c'est pourquoi, les questions apparaissent donc comme inutile. Pour la science en revanche « rien ne va de soi », rien n'est « donné » au préalable. L'opinion croit déjà posséder la vérité ; la science s'en met en quête. Pour l'une, la vérité est déjà là, pour l'autre, elle est toujours à conquérir et à reconquérir. L'une et l'autre sont donc incompatibles.

b) L'auteur poursuit en disant : «S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort.»

Les raisons de l'opinion ne sont pas celles de la science. Le problème vient de ce que l'opinion, individuelle et collective, ne se forment pas par un débat rationnel, mais sur un autre plan, celui d'une perception intuitive globale de la situation. Elles peuvent aussi bien être justes, que parfaitement erronée. Elles sont fondées sur un sentiment global diffus. Ce qui signifie que si les opinions sont condamnées, ce n'est pas à cause de leurs contenus ni donc à cause de leur fausseté, mais à cause du rapport irréfléchi et passif qu'on a avec nos opinions. Ce qui est condamné et condamnable en effet, c'est qu'on affirme péremptoirement quelque chose, mais en répétant quelque chose sans savoir en quoi ni pourquoi c'est vrai.

L'opinion est donc affaire de conviction subjective, et non de savoir : ce qui distingue le savoir de l'opinion, c'est justement que le savoir démontre toujours ce qu'il avance, et qu'il n'admet rien qui n'ait été auparavant démontré. De ce point de vue, « l'opinion pense mal » : elle pense mal, parce qu'elle voudrait, dans son impatience constitutive, pouvoir affirmer la vérité d'un jugement sans passer par les étapes de sa justification ; mais alors, il faut même aller jusqu'à dire que « l'opinion ne pense pas » : elle croit penser, au moment précis où elle nous dispense de toute pensée véritable. Penser en effet, si l'on prend ce verbe en son sens plein, ce n'est pas être de tel ou tel avis, ce n'est pas croire ceci plutôt que cela : penser, c'est remettre en question tous les préjugés, tous les présupposés que nous admettons comme allant de soi ; c'est chercher la vérité, et non croire la posséder déjà ; c'est vouloir produire la démonstration de ce qu'on avance, et refuser de s'avancer plus loin que ce qu'on démontre. Si donc l'opinion ne pense pas, c'est parce qu'elle croit être vraie, qu'elle se soumet à l'argument de l'évidence : pour la pensée, il n'y a rien d'évident, tout fait problème, tout pose question.

Mais pourquoi l'opinion renonce-t-elle à penser ? Parce que ce n'est pas là son affaire : l'opinion, dit Bachelard, « traduit des besoins en connaissance ». L'opinion ne recherche en fait pas la vérité : elle ne fait que confirmer ce que j'ai besoin de croire, par exemple parce que cela me rassure ; elle me présente le spectacle du monde comme quelque chose de déjà compris, qui ne fait plus question, et dont j'ai déjà saisi l'essentiel ; elle écarte la possibilité d'une confrontation avec la vérité, confrontation qui peut être souverainement déplaisante, elle écarte la possibilité de toute question qui pourrait m'amener à me remettre en question.

«En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître.»

Pour Bachelard, opiner se ramène à une sorte d'échange superficiel, réduit au oui/non, car désigner ce n'est ni montrer, faire voir, encore moins démontrer, faire savoir. C'est rester à l'extérieur et ne saisir que l'utile immédiat. Ils ne sont que désignés comme utiles pour l'instant, ou inutiles. Et c'est cela qui est mis à la place de la connaissance, c'est cela qui remplace la recherche et la valeur. En effet, on ne s'interroge pas sur ce qui est véritablement utile, car pour cela il faudrait pousser l'examen. L'utile de maintenant n'est peut-être l'utile de plus tard. En posant ainsi l'utilité immédiate et irréfléchie de ce qui nous sert pour le moment, il est clair qu'on s'interdit soi-même de le connaître plus avant. Aussi l'obstacle n'est-il pas extérieur à l'esprit. Il correspond, en nous, à une nature toujours pressée d'en finir, pour passer à autre chose et qui par prévention et précipitation nous barre l'accès des objets. Science n'est pas divertissement. C'est pourquoi Bachelard continue son analyse en ces termes :

c) «On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter.»

Il ne suffit pas d'avoir une opinion sur un sujet quelconque pour prétendre détenir la vérité. L'opinion est une construction subjective (avoir sa propre opinion) et non un savoir. L'opinion explique les phénomènes par leur utilité, elle s'intéresse à ce qui est étonnant et pittoresque dans la science. Elle n'a pas de recours à des hypothèses et des vérifications. C'est pourquoi elle constitue un obstacle à la connaissance scientifique.

Ce faisant, Bachelard nous rend enclin à « détruire » nos opinions, chasser de notre esprit des concepts de la vie commune, des projections psychologiques spontanées, inconscientes du fait de nos habitudes, des "pseudos évidences" qui nous apparaissent comme étant claires et familières. Ainsi pour progresser scientifiquement, il faudrait tout remettre en question car on ne peut "rien fonder sur l'opinion". Si je me mets à penser des moyens mieux adaptés aux fins, si je recherche ce qui peut être le plus utile, je détruis

déjà l'opinion. Le premier obstacle est donc celui de la tendance immédiate, la réaction première, et il doit être surmonté. Non pas laissé de côté, mais affronté et dépassé.

II. C'est le sens du problème qui forme l'esprit scientifique

a) «Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire.»

On voit ainsi les deux sens qu'il faut donner à l'ironie de Bachelard :

-- l'opinion par position est impossible à rectifier. Rectifiée, elle disparaît,

-- mais il y a plus : en le remplaçant par l'utile immédiat elle ne fait pas que le fausser, elle en interdit l'essor et la stature, de la même façon qu'Ouranos interdisait à ses fils de s'élever au jour, de la même façon que Kronos pour régner seul avalait tous ses fils. L'opinion, comme les dieux archaïques, est jalouse. Il faut lui vouer une sorte de culte de moralité, ne serait-ce qu'en disant qu'elle se corrige peu à peu et s'instruit. Mais une opinion savante, ce serait un cercle carré. En réalité, c'est à chacun de surmonter l'obstacle pour lui-même et c'est pourquoi il est premier. Une connaissance vulgaire est seulement une méconnaissance, au mieux, et au pire un refus de penser.

«L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion (...) sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement.»

Ou bien l'on opine, ou bien l'on raisonne. Il est clair que l'on ne peut pas faire les deux à la fois. L'interdiction est pure, l'interdiction est simple : elle est un principe. Mais Bachelard précise encore sa pensée : il ajoute que l'enjeu est celui de la formulation claire.

On en arrive ainsi à la démarcation de l'esprit scientifique.

b) « Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et (...) les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est (...) ce sens du problème qui donne la marque (...) scientifique. »

Pour l'opinion donc, tout est déjà compris, rien ne fait difficulté ; la science quant à elle naît lorsque nous apprenons à ne pas nous contenter de nos certitudes immédiates, lorsque nous comprenons que ce qui nous semble évident ne l'est pas forcément en soi, et qu'il faut au contraire chercher à démontrer tout ce qu'on avance, et surtout ce qui a l'apparence de ne pas requérir quelque démonstration que ce soit. Ainsi donc, ce qui « donne la marque du véritable esprit scientifique », c'est ce que Bachelard nomme le « sens du problème ». Si les problèmes se posaient d'eux-mêmes, il n'y aurait pas de difficulté ; mais d'abord et le plus souvent justement, ils ne se posent pas ; aussi la « marque » (entendons par là le signe distinctif) d'un esprit scientifique, c'est précisément cette capacité à remonter en deçà des évidences, montrer qu'il n'y a rien de plus problématique, en fait, que ce qui a l'air d'aller de soi.

c) « Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut pas y avoir connaissance scientifique. »

Pour la science par conséquent, il n'y a rien que l'on ne doive admettre, avant de l'avoir prouvé : les certitudes subjectives qui sont les nôtres, et qui traduisent des « besoins en connaissance », ne sauraient donc suffire et devront être dépassées. C'est justement parce que l'opinion croit que la vérité lui est déjà donnée, qu'elle la possède déjà, que rien pour elle ne fait problème ; pour la science en revanche, « rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit ». Ce que signifie Bachelard ici, c'est que les problèmes que la science pose... ne se posent jamais immédiatement : tout naturellement, nous ne voyons pas où est le

problème. Alors que l'opinion se donne immédiatement pour vraie, la science commence par une remise en doute de tout préjugé, et par la volonté de ne rien accepter comme « donné » : tout doit y être construit, c'est-à-dire démontré, articulé en raison, déduit d'un résultat précédemment établi. L'opinion n'accepte aucune remise en cause car elle croit posséder la vérité ce qui met fin à toute tentative de questionnement. Elle s'apparente aux préjugés qui au cours de l'histoire des sciences à entravée la recherche de la vérité. C'est pourquoi Bachelard est sévère face à l'opinion. Elle forge des stéréotypes, alors que la science revendique le droit de douter car dans la nature : « rien ne va de soi ».

Conclusion

On peut donc conclure que l'opinion est par essence dangereuse et plus encore lorsqu'elle croit savoir. Bachelard dénonce un défaut qu'un scientifique doit éliminer: l'opinion. Il définit ensuite la science une entreprise sérieuse. La science n'est pas une accumulation de connaissances, c'est une remise en question permanente de ce que l'on sait.

Travail demandé aux étudiants :

1°) Analyse de texte

- Analyser le texte suivant de Michel Henry (Comme nous l'avons appris en cours) ;
- Expliquez le passage : « A la réduction radicale de l'être à l'apparaître vient se substituer leur inévitable dissociation. Car l'être est bien indépendant de l'apparaître s'il « est » d'une certaine façon, et obscure que soit pour nous cette façon, *avant* de se montrer à nous dans le phénomène et par lui »
- Dites pourquoi la notion de « phénomène » est ambiguë et présente une contradiction.

Texte Michel Henry : « L'aporie du phénomène »

« La connexion de l'être et de l'apparaître s'établit dans le phénomène dont le concept désigne *quelque chose qui se montre* et unit donc les deux significations de la chose, de l'être d'une part, du fait de se montrer, d'apparaître de l'autre. Que le quelque chose ne « soit » que pour autant qu'il se montre, que l'être donc renvoie insurmontablement à l'apparaître, n'élide pas la question de savoir si le « quelque chose » qui se montre en devenant « phénomène » n'est pas en soi différent de l'apparaître lui-même, voire foncièrement hétérogène à celui-ci. Ce qui légitime une telle interrogation, c'est le fait que ce qui se donne dans le phénomène, dans le phénomène mondain en tout cas et par exemple se donne précisément comme déjà là avant la « découverte » qu'en propose le phénomène – avant que l'apparaître ne l'installe dans cette condition de ce qui apparaît, de ce qui est à titre de phénomène pour nous. C'est donc une nouvelle contradiction qui se dresse devant nous. A la réduction radicale de l'être à l'apparaître¹ vient se substituer leur inévitable dissociation. Car l'être est bien indépendant de l'apparaître s'il « est » d'une certaine façon, et obscure que soit pour nous cette façon, *avant* de se montrer à nous dans le phénomène et par lui.

Le concept de phénomène est lui-même atteint par la contradiction et verse à tout le moins dans l'ambiguïté. Dans sa signification positive, il exprime l'étreinte primitive de l'être et de l'apparaître, ce sol inébranlable, reconnu par le premier principe et sur lequel la phénoménologie a voulu se fonder. Car enfin, aussi longtemps que quelque chose apparaît, aucune critique n'a le droit de s'exercer. On peut bien dire « ce phénomène est une illusion », mais rien n'est changé, rien n'est atteint par là dans le phénomène lui-même pour autant que son apparition ne cesse de se produire et qu'on s'en tient à celle-ci.

Soustrait à la critique, le phénomène ne l'est pas pour autant à l'analyse. Ce que cette dernière met en cause, en un premier temps, ce n'est sans doute pas la connexion apparaître/être, c'est la réduction du second au premier, l'idée qu'en fait d'être, il n'en est pas d'autre possible que celui de l'apparaître lui-même en tant que tel. A y regarder de près, en effet, le phénomène n'implique nullement cette radicalité de la réduction de l'être à l'apparaître de l'apparaître : ne semble-t-il pas présupposer, au contraire, en même temps que leur connexion et si étroite que soit celle-ci, leur distinction à titre de possibilité idéale au moins. N'est-ce pas

cette distinction, inscrite en quelque sorte dans ce qu'est phénoménologiquement le phénomène qui en rend l'analyse nécessaire ?

Celle-ci sépare dans le phénomène ce qui apparaît d'un côté et, de l'autre, le fait d'apparaître. Le concept de phénomène en d'autres termes est double, ontique et phénoménologique en même temps. Du point de vue ontique, le phénomène désigne cela qui apparaît, cette table, cette proposition, ce souvenir. Mais le contenu ontique du phénomène, ce que le sens commun entend sous ce titre, n'épuise nullement son concept, lequel implique, outre ce contenu spécifique, sa phénoménalité, à savoir le fait qu'il se montre et n'est phénomène qu'à ce titre.

Jusqu'où va maintenant ce dédoublement du concept de phénomène, que devient, dans la rupture dévastatrice qu'il opère, l'unité primitive de l'apparaître et de l'être, c'est ce qu'il faut penser jusqu'au bout. Car ce n'est plus d'une simple distinction notionnelle entre le contenu du phénomène et son apparaître pur qu'il doit s'agir si le premier est inchangé. Cette permanence de l'apparaître lors même que se modifie sans cesse ce qui apparaît en lui implique une différence de nature. Dans la pensée traditionnelle qui comprend la phénoménalité comme lumière – que ce soit la lumière naturelle, celle de la raison, du monde ou finalement ce monde lui-même – la différence de l'apparaître et de ce qui apparaît revêt la forme d'une indifférence absolue, en l'occurrence l'indifférence de la lumière à tout ce qu'elle éclaire, selon le dire de Descartes dans la première règle.²

Seulement si dans le phénomène le contenu et son apparaître diffèrent au point de se tenir l'un vis-à-vis de l'autre dans une indifférence absolue, s'ils retombent chacun de son côté sans plus rien avoir de commun avec l'autre, comment leur unité peut-elle encore être préservée dans le phénomène comme ce qui le fonde ? L'aporie du phénomène ne fait toutefois que porter en pleine lumière celle qui affecte maintenant la relation de l'apparaître et de l'être sur laquelle pensait pouvoir se construire la phénoménologie. Comme le contenu, la chose, l'étant, seraient-ils susceptibles d'être portés dans l'être par l'apparaître et par son acte propre d'apparaître s'ils lui sont par principe indifférents ? Comment, en d'autres termes, l'être pourrait-il bien tenir son être de l'apparaître si en lui-même et dans sa nature, en tant contenu du phénomène, il est irréductible à la phénoménalité de celui-ci ? C'est le principe de la phénoménologie, le lien interne de l'apparaître et de l'être qui est atteint, c'est la phénoménologie tout entière qui perd ses marques et part à la dérive. »

Michel Henry, « Quatre principes de la phénoménologie », 1991.

¹ Cf. le premier principe de la phénoménologie selon Michel Henry : « Autant d'apparaître, autant d'être ».

² « Toutes les sciences ne sont en effet rien d'autre que l'humaine sagesse, qui demeure toujours une et identique à elle-même, quelques différents que soient les objets auxquels elle s'applique, et qui ne reçoit pas d'eux plus de diversité que n'en reçoit la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire [...] ». Descartes, *Regulae*, règle 1.

2°) Fiche de lecture

- Lisez le roman de Jean Paul Sartre : *L'Être et le Néant*
- Etablissez une fiche de lecture selon le modèle donné en cours ;
- Dégagez les phénomènes dans *L'Être et le Néant* ;
- Dites pourquoi *L'Être et le Néant* est considéré comme un essai de phénoménologie.

Bibliographie suggérée

- Bitbol, M., *Physique et Philosophie de l'esprit*, Paris, Flammarion, 2000.
- Benoit Joclyn, *L'idée de Phénoménologie*, Paris, Beauchesne, 2001
- D'Espagnat, B., *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*, Paris, Fayard, 2003.
- Jean-Marc Mouillie, *Sartre et la phénoménologie*, ENS Editions, Lyon, 2002.
- Philippe Cabestan, *Introduction à la phénoménologie*, Paris, Ellipse, 2017.

- Michel Henry, « Descartes et la question de la technique », Le discours et sa méthode, Paris, PUF, 1987.
- Jean-Luc Marion, Réduction et donation, Recherches sur Husserl-Heidegger et la phénoménologie, Paris, PUF.